

# **QUI A PEUR DES *CULTURAL STUDIES*? SUR LA POLITISATION DES SCIENCES HUMAINES ENTRE ANTHROPOLOGIE ET ONTOLOGIE DE L'ACTUALITÉ<sup>1</sup>**

L'objectif que je poursuis dans le présent expose est d'éclaircir l'enjeu théorique posé par une confrontation entre la tradition continentale des sciences humaines et la tradition anglo-saxonne des *Cultural Studies* (CS). Après un bref aperçu historique sur la tradition des *Cultural Studies*, je voudrais passer en revue les critiques auxquelles les CS s'exposent si on les met en relation avec la richesse de la réflexion sur la différence culturelle menée dans l'Europe continentale (et notamment en France et en Italie) dans le cadre de disciplines comme l'anthropologie culturelle ou la philosophie. Le bilan que j'offrirai des CS sera cependant positif, dans la mesure où les CS, si on les utilise de façon critique, peuvent contribuer à une politisation des sciences humaines prises dans leur ensemble.

91

## **1. Stuart Hall et la naissance des *Cultural Studies***

La naissance, l'essor et le développement des CS sont liés, en premier lieu, à la figure de Stuart Hall, figure d'intellectuel «diasporique» qui va incarner plusieurs éléments que l'on retrouve dans la structuration théorique des CS. Né en 1932 à Kingston, en Jamaïque, (en outre-mer dirait-on en français), il quitte son pays natal pour étudier à Oxford. Tout de suite il établit des liens avec le milieu de la nouvelle gauche anglaise et dirige de 1959 à 1961 la revue «New

---

<sup>1</sup> Publié dans *Geisteswissenschaftliche Traditionen und Kulturwissenschaftliche Situationen*, Idea Publishing House, Sofia, Bulgarie, 2009.

Left Review». Parmi ses amis on peut évoquer Raymond Williams (sur lequel nous reviendrons plus tard), Perry Anderson, Edward Thompson ou encore Charles Taylor. C'est en 1964 qu'il commence sa collaboration avec le *Centre for Contemporary Cultural Studies* de Birmingham, qu'on pourrait bien définir comme le véritable berceau des CS anglaises. En 1968, il prend la direction du Centre, qu'il dirigera jusqu'en 1979. De 1979 à 1997, il est Professeur de Sociologie à l'*Open University*, une institution très singulière qui a été l'une des premières au monde à promouvoir l'enseignement à distance. L'esprit innovateur et anti-académique qui caractérise les CS est aujourd'hui rattaché à l'*Open University*.

92

La première donnée qu'il faut souligner est le caractère excentrique de ce parcours intellectuel. Une première forme d'excentricité concerne l'origine «creole». Stuart Hall lui-même n'a pas manqué d'évoquer la signification et l'importance assumées par cette origine: c'est grâce à la couleur de sa peau qu'il a développé très tôt une sensibilité très aigüe pour la question de la différence culturelle. Dans les écrits plus ou moins autobiographiques qu'il a consacrés au sujet de l'épanouissement des CS, même s'il a évité de se poser comme celui qui a donné naissance à une nouvelle école ou à une nouvelle façon de pratiquer la critique sociale, Stuart Hall a toujours voulu mettre en relation la donnée biographique avec une question que j'appellerai la question du lieu de la théorie: c'est à partir d'un intérêt, à partir d'une localisation spécifique, à partir de quelque chose qu'on ne peut pas dominer seulement d'une façon théorique, c'est donc à partir d'une impureté essentielle qu'on peut approcher la mise en question de toute discursivité qui a fonction de légitimer le statut identitaire d'un sujet ou d'une collectivité. En se refusant d'être considéré comme le père fondateur d'une nouvelle discipline, mais en même temps en mettant sans cesse en question la prétendue neutralité de l'activité théorique, Hall a su ainsi élaborer à sa manière – et dans le contexte spécifique dans lequel il s'est trouvé à agir – une des questions les plus importantes pour les sciences humaines, à savoir la question de la contamination entre pratique théorique et pratique tout court. Il s'agit ici d'un trait que Hall partage avec autres auteurs qu'on compte normalement parmi les représentants les plus significatifs de la vague postcoloniale, comme Edward Saïd ou Gayatri Spivak – le premier étant un arabe chrétien d'origine palestinienne, la seconde d'origine indienne. Pour Hall – comme pour Saïd ou Spivak – c'est l'expérience de la marginalité qui, d'une part, déclenche une interrogation radicale sur le statut du sujet du discours suppose être légitime à parler au nom de l'autre et au lieu de l'autre: le fait de provenir de la province de l'Empire fournit les coordonnées à partir desquelles

on peut mesurer la distance entre le discours dominant et la prise de parole par le domine. D'autre part, cette interrogation ne peut laisser intact le sujet qui en assume la responsabilité – sans cette assumption de responsabilité on tomberait dans cette forme de «fondamentalisme» théorique qui fait dire que seuls les colonisés ont le droit de parler de la question coloniale, fondamentalisme qui se rapproche de cette forme du fondamentalisme selon lequel seules les femmes ont le droit de parler de la question féminine. Je reviendrai sur cette circularité, parce qu'il s'agit ici de la question première à laquelle est confronté quiconque se pose devant les sciences humaines pour interroger leur statut épistémique – et aussi parce que la façon dont Stuart Hall a articulé cette question donne à son entreprise théorique tout l'intérêt que nous avons pour elle.

La deuxième forme d'excentricité qui frappe celui qui considère l'histoire intellectuelle des CS anglaises et celle de leur fondateur concerne la localisation disciplinaire des CS. Le *Centre for Contemporary Cultural Studies* de Birmingham – aussi que l'*Open University* aujourd'hui – ne sont pas des institutions intégrées au milieu académique au sens classique. À leurs débuts, les CS ne sont pas reconnues par les sociologues, qui leur ont toujours reproché d'être dans un lien de filiation avec la théorie littéraire. Richard Hoggart (né en 1918), celui qui a fondé le *Centre* de Birmingham, a commencé sa carrière comme *Professor of English*, même si son ouvrage capital, *The Uses of Literacy*, paru en 1957,<sup>2</sup> offre une analyse de la culture de masse destinée à poser les fondements d'un intérêt pour ce thème qui caractérise les CS jusqu'à aujourd'hui. Par ailleurs, les CS ne sont pas reconnues par ceux qui cultivaient d'une façon plus traditionnelle les études littéraires – c'est à dire par ceux qui étaient encore habitués à considérer la «culture» comme synonyme de «Bildung». J'évoque ici cette attitude qui consiste à faire coïncider «culture» et «Bildung» parce que, justement, l'autre grand ouvrage qui a inspiré le travail de Stuart Hall, à côté du livre de Hoggart déjà mentionné, c'est précisément *Culture and Society*, de Raymond Williams.<sup>3</sup> Dans ce livre, Williams reconstruisait de façon magistrale le lien entre la possession de la «culture» – au sens de la «Bildung» – et l'appartenance aux classes aisées, c'est à dire le lien entre construction d'une identité de classe et la construction d'un discours accessible seulement à une petite minorité de personnes bien éduquées (bien «ausgebildet»).

On a ainsi déjà une première esquisse de la situation dans laquelle Stuart Hall et ses sympathisants ont commencé à travailler: d'une part, des sciences

---

2 R. Hoggart, *La culture du pauvre*, Editions de Minuit, Paris 1970.

3 R. Williams, *Culture and Society*, Chatto&Windus, Londres 1958.

sociales encore peu pretes a se confronter avec la realite sociale, c'est a dire avec la complexite d'une societe de l'apres-guerre traversee par des nouvelles formes de conflictualite et de plus en plus stratifiee, une societe ou la question de la difference de classe commencait deja a se poser en termes de difference culturelle. D'autre part, des etudes litteraires encore enracinees dans la tradition d'un humanisme qui voyait la culture comme embellissement de l'esprit, comme vehicule de valeurs quasi transhistoriques.

94 Dans un pareil contexte, on peut bien mesurer la portee des innovations introduites par les CS. On pourrait dire que les CS ont fait souffler un vent nouveau dans la reflexion anglaise sur la complexite sociale. En premier lieu, le groupe qui travaillait autour de Stuart Hall en est venu a lire des auteurs alors peu connus en Angleterre: Max Weber dans le domaine sociologique, et, dans le domaine philosophique, les auteurs de l'ecole de Francfort, Althusser et Gramsci (traduit en anglais). Grace a ce travail considerable de reception et de mediation, ce qui se modifie c'est le regard sur le fait social. Ce nouveau regard entraine une attention aigue portee sur l'entrelacement entre dimension culturelle, entendue comme expression des enjeux identitaires, et relations des pouvoirs, entendues comme conditions de possibilite soit de la hierarchisation sociale, soit de la mobilite qui peut affecter, en cas de conflit, cette hierarchisation meme.

En second lieu, les membres du Centre de Birmingham, a cause de leur marginalite par rapport au systeme academique anglais decrit ci-dessus, ont concu leur propre travail de recherche comme le produit d'une discursivite qui ne se laissait reduire a aucun champ disciplinaire. Ici encore, il s'agit d'une question theorique qu'on s'est posee tout d'abord de facon tres empirique: qu'est-ce que c'est pratiquer les CS, si elles ne sont assimilables a aucune discipline reconnue par l'institution dominante? Mais a partir de la, Stuart Hall a developpe tres tot une reflexion de portee plus generale sur l'institutionnalisation de tout discours autorise a dire la verite sur une formation sociale donnee. Encore une fois, il s'agit ici de la question du lieu: a partir de quel lieu parle le sujet d'un discours qui se veut a la fois critique – ce qui veut dire eloigne de son propre objet – et en meme temps capable d'introduire, en vertu de son propre positionnement, des modifications a l'interieur de la formation sociale ou on agit comme chercheur et comme citoyen? Puisque il s'agit d'une interrogation qui rappelle bien celle de Foucault sur l'entrelacement du savoir et du pouvoir, il faut ajouter ici que la reflexion de Stuart Hall sur ce theme s'est developpee avant la rencontre de Hall avec la pensee de Foucault. S'il va sans dire que dans le panorama actuel des CS la figure de Foucault joue un role primordial, au

debut de son parcours intellectuel c'est surtout grace a la confrontation avec le marxisme de Althusser et de Gramsci que Stuart Hall a aborde la question de la mise en place institutionnelle des CS – question que j'aime formuler comme la question de la discipline,<sup>4</sup> ou encore comme la question du lieu du sujet de la science, c'est a dire la question de la position du sujet du discours soit par rapport au champ discursif ouvert par une conceptualite donnee, soit par rapport au champ institutionnel qui gere la circulation de cette conceptualite.

Si nous essayons de definir l'enjeu theorique qui caracterise les CS actuelles – ou on aurait du mal a poser une distinction trop nette entre CS, *Postcolonial Studies* et *Gender Studies* –, ce qui frappe d'emblemee c'est l'effort pour lire et interpreter la position des individus ou des groupes au sein des formations sociales donnees, de maniere a ce que cette position se laisse analyser comme le resultat d'un entrelacement ou se croisent la difference de classe, la difference de culture et la difference de genre. Or, cette conscience selon laquelle le sujet construit son identite a partir d'un positionnement specifique et local – ce qui veut dire aussi modifiable – par rapport a l'articulation de la difference, n'est pas quelque chose qui marquait au depart la pratique de recherche au *Centre* de Birmingham. Comme Stuart Hall l'a souvent souligne, c'etait une presence de plus en plus importante, d'une part de jeunes chercheuses et d'autre part de chercheurs (et chercheuses) provenant des pays colonises qui avait conduit toute l'equipe du *Centre* a reflechir sur la necessite de meler une perspective visant la question de la difference de classe a une perspective de recherche attentive aux questions des differences culturelles et au genre.

Encore une fois, on constate ici dans cette facon de proceder que ce sont les conditions empiriques de travail qui orientent la direction de la reflexion theorique. «De la pratique vers la theorie et retour» : ceci pourrait bien etre la devise qui resume la teneur des CS anglaises. Tout cela a influence aussi la methode didactique partagee au *Centre*. Je rapporte a ce propos deux exemples que Stuart Hall luimeme nous donne pour caracteriser la phase qu'on pourrait definir heronique des CS (exemples que je tire d'un essai ou Hall trace l'histoire du mouvement). Dans cette phase heronique, au cours de laquelle le nombre des etudiants et des enseignants etait encore tres reduit, il etait impossible de maintenir la distinction traditionnelle entre corps enseignant et eleves: «In this context, it was impossible for us to maintain for very long the illusion that we were teaching our graduate students from some established body of knowled-

---

4 Sur cette question, voir aussi les contributions contenues dans J. Boutier, J.-C. Passeron, J. Revel, *Qu'est-ce qu'une discipline?*, Editions de l'EHESS, Paris 2006.

ge, since it was perfectly clear to them that we were making it up as we went along: we were all in the game; we were apprentices to cultural studies trying desperately to keep just one step ahead of them.»<sup>5</sup> Mais la specificite la plus interessante de l'activite du *Centre* consistait a lier l'integralite du travail de recherche a la vie reelle de la societe anglaise de l'epoque: chaque etudiant qui postulait pour un doctorat etait invite a choisir son sujet de these non seulement a partir de ses propres interets, mais surtout a partir de ce qui l'irritait le plus, c'est a dire a partir de ce qui, dans le domaine social, etait percu comme ce qui contrastait le plus avec un certain ideal de justice sociale. Hall formule aussi les questions posees alors aux eleves: «What are you interested in? What really bugs you about questions of culture and society now? What do you really think is a problem you don't understand out there in the terrible interconnections between culture and politics?»<sup>6</sup>

## 2. Les noyaux theoriques des Cultural Studies

96      Apres avoir esquisse brievement le parcours intellectuel de Stuart Hall, je me focaliserai dans ce qui suit sur les enjeux principaux des CS. En premier lieu, il faut concentrer l'attention sur la forme particuliere de marxisme developpee par Hall. Bien avant sa rencontre avec la pensee de Gramsci, Hall avait pris ses distances avec toute forme orthodoxe et dogmatique de marxisme presente dans le milieu politique ou intellectuel anglais des annees cinquante. Dans le domaine de la recherche sur les phenomenes culturels, le premier pas consistait a mettre en question le rapport mecanique pose par la theorie marxiste traditionnelle entre structure economique et superstructure socioculturelle. Par rapport a cette problematique, l'analyse accomplie par Raymond Williams dans le livre deja mentionne, *Culture and Society*, a ete decisive. Williams avait adresse de lourds reproches aux theoriciens marxistes qui n'etaient pas capable de comprendre que la sphere culturelle constituait une sphere relativement autonome, dont on echoue a saisir les articulations internes si on la lit comme le simple reflet d'une sphere economique sous-jacente. Mais a cette reduction du culturel a un simple element super structurel, s'ajoutait un autre aspect, que Williams critiquait aussi. Si les marxistes devaient definir la «culture», ils ne trouvaient rien de mieux que de recourir aux definitions du concept qui

5 S. Hall, «The Emergence of Cultural Studies and the crisis of the humanities», in *October*, 53, 1990, p. 17 (tr. fr. S. Hall, *Identites et cultures. Politiques des Cultural Studies*, Editions Amsterdam, 2007, p. 64).

6 *Ibidem*.

remontent au XIXe siècle, selon lesquelles la «culture» coïnciderait avec les productions intellectuelles d'un esprit éclairé capable d'utiliser les codes de l'art, de la littérature et de la philosophie. La proposition de Williams allait dans une autre direction. Selon lui, la culture devait être entendue comme «*a whole system of life*», comme un système de vie autosuffisant, comme un processus social général.

Plus tard, quand Hall est revenu sur cette question, il n'était pas satisfait de la définition donnée par Williams, mais il faut souligner bien clairement que si les CS ont pris pleine conscience du caractère dynamique et relationnel des phénomènes culturels, c'est essentiellement grâce aux travaux de Williams – et non, ce qui pourrait être surprenant, grâce aux travaux des anthropologues anglais de l'école de Manchester, comme Max Gluckman ou Victor Turner (mais on pourrait aussi évoquer le nom d'Edmund Leach), qui, dans la même période, ont pourtant travaillé d'une façon très innovante sur l'entrelacement entre phénomènes culturels ou religieux et conflictualité sociale.

Stimulé par les analyses de Williams, à partir des années soixante, Hall a commencé à se confronter à la pensée de Althusser. Grâce au structuralisme antihumaniste d'Althusser, Hall a trouvé une façon de se rapprocher de phénomènes culturels où il n'était pas nécessaire de se poser de question sur le sujet qui s'exprimerait par la culture – une question, celle-ci, qui continue à voir la culture comme l'expression de quelque chose qui lui serait sous-jacente. En insistant sur le fait que l'idéologie a besoin de plusieurs appareils pour son fonctionnement,<sup>7</sup> le structuralisme althusserien a permis à Hall de concevoir les phénomènes culturels comme des champs mobiles, articulés en eux-mêmes, qu'on pouvait par principe analyser même en l'absence d'une référence directe à quelque structure économique. Dans ce qu'on appelle culture, ce qui se laisse percevoir c'est le sens commun, qui est partagé par tous les membres d'une formation sociale donnée. Le renvoi au caractère inconscient des dynamiques sociales signifiées par le sens commun est ici décisif, parce qu'il permet d'expliquer comment la production des signes et des significations partagés n'est pas seulement le résultat de l'interaction consciente entre individus et groupes, mais aussi ce qui interpelle les individus en tant que sujets pour les positionner au sein des hiérarchies sociales.

Le but poursuivi par Hall en utilisant la philosophie althusserienne était de montrer comment la totalité composée par toutes les pratiques sociales était une totalité mobile, qui par principe ne peut remonter à un seul moment

---

7 Cf. L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », in *La Pensée*, 151, 1970.

generateur. Dans ce contexte, le lieu où la culture se place coïncide avec l'ensemble des mécanismes qui servent à articuler les échanges et les liens entre les domaines de la production, tant matérielle que langagière. Isoler le moment idéologique dans un contexte culturel spécifique signifie alors focaliser les pratiques sociales qui permettent à un sujet de se positionner à l'intérieur d'un champ discursif spécifique, réglé par un ensemble donné de codes de référence, qui sont à leur tour liés à une conjoncture historique localisée et localisable. Hall envisageait par là une reformulation du problème originairement posé par Marx, c'est-à-dire le problème de la formation de l'idéologie, qui ne consistait pas à se demander comment l'idéologie voilait la réalité, mais plutôt à se demander comment l'idéologie était la façon selon laquelle le sujet pensait sa position à l'intérieur d'une formation sociale donnée.

98 Mais c'est grâce à la notion gramscienne d'hégémonie que Hall a pu penser pouvoir susciter un programme de recherche capable d'articuler le rapport qui relie la dimension culturelle à celle du conflit social. Même lorsque Hall aura étendu l'horizon de ses références, grâce notamment à une confrontation avec la pensée d'auteurs comme Foucault ou Derrida, la notion d'hégémonie demeurera toujours centrale dans l'articulation de son discours théorique. Pour Hall la notion d'hégémonie rend possible en premier lieu la pensée de la place de l'imbrication de codes culturels donnés, disponibles grâce à l'interaction sociale, avec les représentations du monde social qui sont produites par les individus et les groupes d'une façon consciente – problématique qui n'aurait pas pu être abordée avec l'aide du structuralisme althusserien. En second lieu, la notion d'hégémonie explique pourquoi la culture n'est jamais un champ conflictuel qui reflète d'une façon automatique et mécanique les appartenances de classe. Ce que Hall vise en utilisant la notion d'hégémonie c'est l'ensemble des opérations qui permettent d'organiser et gérer le consensus, de forcer le conflit entre intérêts sociaux opposés de telle façon que les intérêts de ceux qui détiennent le pouvoir puissent être percus comme les intérêts de la collectivité – et tout cela sans recourir à la propagande occulte ou à des moyens de coercition, mais seulement en déterminant l'agenda de ce qui est pertinent, utile, opportun. On peut alors définir comme hégémonique la position qui réussit à encadrer les représentations partagées et à exclure les alternatives possibles ou à présenter ces dernières comme des variations internes de l'agenda hégémonique. Cela dit, il en ressort que la notion d'hégémonie n'a pas la fonction d'expliquer comment une classe exerce son pouvoir sur l'autre; plutôt, elle explique grâce à quel réseau d'alliances et de stratégies un ensemble donné de significations (un discours donné, pourrait-on dire en utilisant l'expression foucauldienne) sert à



legitimer une relation de domination. Mais ce qui interesse surtout Hall c'est la mobilite des alliances, des strategies et des articulations qu'on peut envisager en utilisant la notion d'hegemonie.

Etant donne que la notion d'hegemonie ne sert pas a determiner d'avance comment le conflit social se developpera, elle n'est douee en apparence que d'un faible pouvoir heuristique. Toutefois, la position gramscienne de Hall n'a rien a voir avec une theorie de la societe qui aboutirait necessairement a une explication deterministe de l'action sociale. Rien ne peut assurer la reussite d'un mouvement de lutte dont le but est de tirer profit de la relative mobilite de l'ordre symbolique qui gere les representations collectives. L'invention des nouvelles strategies identitaires par des groupes minoritaires en fournit un bon exemple. Cette strategie peut utiliser des modeles racialisés qui ont ete crees par le discours dominant et que les groupes minoritaires plient vers une constellation de significations nouvelles, ou ce qui porte la marque de la marginalisation et de l'exclusion se renverse pour devenir signe d'authenticite voire d'orgueil. Mais si cette constellation peut d'une part ramener a une volonte d'auto-affirmation, dont le but est de parvenir a une meilleure integration (integration a entendre comme acquisition des droits auparavant nies ou comme possibilite d'accéder aux ressources), elle peut, d'autre part, envisager la creation d'un espace separe, qui temoigne plutot de la volonte de s'opposer d'une facon radicale a ce qui est percu comme un geste imperialiste, violent, expression toujours identique d'une culture euroamericaine qu'il convient de refuser globalement. Hall ne cache pas son penchant pour la premiere forme de strategie identitaire – dans ses analyses on ne trouvera jamais aucune prise de position assimilable a celle de ceux qui voient dans les groupes minoritaires en tant que tels les porteurs de valeurs *per se* alternatives a ceux de la culture dominante. On dirait alors que la reussite theorique des CS se joue entierement dans la possibilite de fournir une topographie de la mobilite des strategies identitaire – ce n'est pas grande chose, si on veut, mais c'est suffisant pour mesurer la portee d'un mouvement de pense qui est surtout ne pour montrer comment les individus essayent de transformer leur position en articulant les codes symboliques qu'on appelle habituellement «culture».

Apres avoir situe les CS par rapport a la tradition de ce que Perry Anderson a appele le «marxisme occidental», il faut voir maintenant dans quelle mesure les CS ont partage la reception de la «French Theory» qui a commence a se developper dans le milieu intellectuel anglo-saxon a partir des annees soixantedix. Il est bien connu que les Etats-Unis se sont montres tres accueillant envers tout ce qui venait de France – notamment ce qui relevait de ce qu'on a appele

---

ensuite la «*postmodern theory*». En Angleterre, par contre, on a opposé une fière résistance à l'introduction dans le milieu intellectuel de la French Theory (une opposition qui, dans le milieu académique, relève de la présence très forte de la tradition analytique). Les raisons qui ont amené Stuart Hall à s'opposer à la « vague postmoderne » étaient plutôt de nature politique. Pour Hall, une théorie du pouvoir comme celle de Foucault aurait eu du mal à expliquer le changement social: le pouvoir dont Foucault parle, lui apparaissait comme un monstre tentaculaire à quoi il est presque impossible d'échapper. L'opposition à la pensée de Derrida était, si tente que cela soit possible, encore plus accentuée. Derrida n'aurait été que le champion d'une théorie qui avait désormais renoncé à toute forme de critique, étant donné – selon cette interprétation – que la déconstruction ne se donne comme objectif que le démontage d'un corpus textuel ou l'on trouve réfléchi la totalité du monde, mais qui a perdu toute référence à la dimension de la praxis. Ce qu'on trouve dans cette façon d'interpréter d'une part la pensée de Foucault, de l'autre celle de Derrida, est la trace des malentendus très répandus ailleurs. Mais à partir des années quatre-vingt-dix (et même avant par rapport à Foucault) le rapport de Hall avec la philosophie française de la différence se modifie sensiblement. On peut ici bien parler d'un revirement. En ce qui concerne la pensée de Foucault, Hall en utilise tous les éléments dont il a besoin pour articuler une réflexion sur ce que les sujets mettent en œuvre pour négocier leur position identitaire. La recherche de Foucault s'est toujours efforcée de poser la question suivante: «Comment le sujet peut-il dire le vrai sur lui-même?»<sup>8</sup> Et c'est pour répondre à cette question que Foucault a interrogé les différents régimes de vérité par rapport auxquels le sujet se place – placement du sujet qui peut aussi assumer la forme d'un déplacement dans le cas où le sujet réussit à gérer d'une façon qui lui est favorable le positionnement de la frontière (réelle, imaginaire ou langagière) entre les structures de pouvoir et le lieu habité par le sujet même. Or, si Foucault a toujours dirigé son attention plutôt vers l'entrelacement des formes de rationalité et des pratiques de domination, Hall essaie de voir comment les sujets peuvent s'introduire eux-mêmes entre les interstices de cet entrelacement. Deux expressions souvent utilisées par Hall nous permettent de comprendre le sens de ce que Hall envisage ici. La première expression est celle d'«*articulation*». Par là, Hall entend la suture entre les discours qui ont la fonction de produire les positionnements spécifiques en vertu desquels les sujets seront placés dans la

8 M. Foucault, « Structuralisme et poststructuralisme », in Id., *Dits et écrits II. 1976-1988*, éd. par D. Defert et F. Ewald, Gallimard, Paris 2001, p. 12 69-70.

hierarchie sociale, ou classes a l'interieur de tel ou tel ordre du discours, et les pratiques qui produisent les sujets en tant que cibles d'un interet institutionnel – ou mieux d'une prise en charge institutionnelle, je dirais, pour souligner ici le fait qu'il s'agit d'un ensemble de pratiques qui visent a la «formation» de la subjectivite. Cette suture est le lieu ou l'identite se met en scene, se deploie, se donne a voir comme structure performative qui garantit le fait que le sujet peut etre reconnu ou identifie. Tout cela permet de concevoir l'identite comme performance, c'est-a-dire comme acte langagier ou comportemental qui fixe l'identite posterieurement (*nachtraglich*) a sa mise en scene par le sujet. (Et on peut bien s'apercevoir ici du fait que Hall a su mettre a profit la lecture de Foucault accomplie par Judith Butler). Et si l'identite est quelque chose qui survient apres, c'est-a-dire en consequence d'un acte qui lui donne le lieu pour venir a l'expression – ou, plus simplement, qui lui donne lieu – alors l'identite cesse d'etre la marque que le sujet porterait gravee sur lui meme en le rendant reconnaissable une fois pour toutes. Pour exprimer tout cela avec d'autres mots: c'est qui est toujours donne, selon Hall, c'est l'ensemble des representations collectives qui, sous forme d'annonces autorises, delimitent l'espace ou le sujet peut «se mouvoir», peut etendre son rayon d'action ; en meme temps, ce qui n'est pas donne une fois pour toutes, c'est la facon selon laquelle le sujet s'approprie telle ou telle constellation identitaire donnee.

Il y a une autre notion qui nous aide a comprendre l'utilisation creative de l'heritage foucauldien mise en ŷuvre par Hall. C'est la notion d'«agency» – un mot anglais que l'on peut traduire par «capacite d'agir». (Il faut rappeler le fait que la notion d'agency a connu une expansion tres forte a l'interieur des sciences humaines de langue anglaise, et que, a chaque fois, elle s'est enrichie de nouvelles significations, devenant de plus en plus «dense»). L'«agency» ne decrit pas simplement l'importance de la dimension subjective de l'action – pas plus qu'il ne s'agit d'une notion dont l'utilisation vise a restaurer la centralite du sujet (ecrit avec un «S» majuscule) en tant que pole de reference de l'analyse sociale. En traitant la question de l'«agency» Hall met plutot en evidence la possibilite qu'il y ait dans l'espace d'action du sujet de la place pour la resistance, pour un contre-mouvement oppose a la logique dominante. Toujours interesse par la description de la dimension conflictuelle de la societe contemporaine en tant qu'espace d'opposition entre groupes subordonnes et groupes dominants, Hall place le lieu du sujet dans une dimension dont les frontieres sont mouvantes, selon que le sujet peut negocier son rapport avec les representations collectives qui ont la fonction de gerer les differents positionnements subjectifs au niveau symbolique. Etroitement liee a la notion de «negotiation»,

---

la notion «*d'agency*» suggere alors qu'il y a toujours la possibilite, pour les acteurs sociaux, de mettre en question la cage qui les enferme en empechant une utilisation mobile et creative de leur positionnement identitaire.

102 Par rapport a Derrida, il faut dire que Hall, dans la derniere phase de sa reflexion, se montre plus proche des buts poursuivis par la deconstruction. Meme si Derrida n'a jamais voulu renoncer au caractere specifiquement philosophique de son travail, il n'en est pas moins vrai que la deconstruction se voulait effectivement une facon de questionner l'opposition recue entre theorie et pratique. Le resultat est connu: l'integralite du travail conduit par Derrida sur le marges de la textualite philosophique s'est de plus en plus configuree comme une pratique d'ecriture, dont le but etait de permettre au texte philosophique d'heberger un desir de justice qui doit etre concu comme la condition de possibilite de toute action ethiquement plausible. Ayant alors compris que la thematisation du jeux de la difference n'avait rien a voir avec une quelconque apologie de l'indifferencie, Hall a bien utilise la notion derridienne de difference pour doter de consistance historique – ou d'epaisseur historique – les representations collectives en vertu desquelles a lieu soit le positionnement identitaire des sujets, soit la negociation des memes structures identitaires. Inaccessible a soi meme selon une pleine transparence, le sujet se rapporte a un ensemble donne des representations qui sont de part en part traversees par la difference. Pour comprendre cet aspect, il faut eviter de comparer l'enracinement du sujet a l'interieur d'une tradition culturelle ou historique avec l'appartenance a un lieu donne ou sont heberges des significations qui peuvent etre cataloguees ou classees. Le sujet habite le lieu qu'il definira comme son lieu «propre» plutot selon la forme d'un deplacement, et cela releve du fait que ladite «appartenance culturelle» n'est que l'effet d'un systeme de couples de significations opposees. Un positionnement qui implique l'identification avec la «culture» hegemonique ou dominante est en meme temps le resultat d'une exclusion par rapport a ce que la position hegemonique place dans son exterieur. Inversement, l'utilisation positive des modeles culturels marques comme subordonnes presuppose toujours une contamination par la «culture dominante». En d'autres termes, il n'y a pas de «purete» dans les enjeux identitaires qui jalonnent la lutte pour la reconnaissance dans les societies contemporaines: ce que Hall s'efforce de decrire est un mouvement d'allers et retours entre les constructions identitaires qui se veulent fixes, ou au moins fixables, et l'alterite qui hante le lieu percu et nomme comme «propre».

Pour conclure, si la thematisation foucauldienne du rapport entre formes de rationalite et formes de domination a ete declinee par Hall de facon a pouvoir

être conçue comme théorie de la négociation identitaire, c'est grâce à Derrida que Hall parvient à concevoir comme forcément limitée l'espace de manœuvre dont le sujet dispose pour se déplacer en tant que porteur d'une identité reconçue comme propre.

### **3. A-t-on besoin des *Cultural Studies*?**

Dans cette dernière partie, je voudrais attirer l'attention sur les limites théoriques que les CS présentent si on les considère à partir d'une perspective que l'on pourrait appeler «continentale».

J'ai déjà souligné l'importance du rôle joué par les CS dans le contexte anglo-saxon, qu'il s'agisse de la façon d'utiliser la notion de «culture», ou en tant que facteur d'innovation par rapport à une situation que l'on pourrait bien qualifier de provinciale – au moins pendant les années soixante. Mais si l'on confronte les résultats obtenus dans d'autres contextes sur les mêmes enjeux théoriques, on peut douter que les CS puissent constituer le début d'une nouvelle ère en termes de réflexion critique sur le fait social. Il s'agit d'un doute qui est partagé par tous ceux qui s'opposent à une introduction sans réserve des CS dans le milieu académique de l'Europe continentale. Il s'agit d'un doute d'une certaine mesure légitime, dans la mesure où les porte-paroles des CS se sont lancés dans une croisade qui a l'air d'être d'autant plus provinciale qu'elle est conduite au nom du renouvellement des disciplines traditionnelles. Deux exemples: dans plusieurs instituts de littérature on enregistre la tendance à introduire dans les curricula l'expression «études culturelles» à côté – ou en substitution – de l'expression «études littéraires», comme si la fonction institutionnelle – ou, pire, historique – des vieilles disciplines littéraires était épuisée, comme si faire l'histoire de la littérature en questionnant l'évidence du «canon occidental», ou en questionnant la position féminine dans l'œuvre littéraire qu'on soumet à l'analyse était déjà suffisant pour quitter le lieu institutionnel délimité par l'expression «histoire de la littérature». La situation n'est pas différente dans ces départements des études sociales où l'on se pose souvent en opposition à la sociologie traditionnelle tout simplement en affirmant la tendance à conduire un travail qualitatif ou une approche fortement marquée par la question du genre ou par la question postcoloniale est considérée comme suffisante pour faire changer le statut de la discipline à l'intérieur de laquelle on travaille. Mais je reviendrai à la fin sur cette question de la frontière disciplinaire et sur le statut du travail théorique qui relève de cette frontière – et c'est par là que je formulerai la question de la véritable utilité des CS.

Avant cela, je voudrais d'abord considerer serieusement les reproches faits aux CS par ceux qui pensent que leur introduction dans la discussion continentale n'est qu'une mode. Je commence par l'observation suivante: plusieurs themes de recherche qu'on trouve dans l'agenda des CS etaient presents depuis longtemps en Europe continentale. A partir de 1962, annee de parution de *L'opera aperta*, Umberto Eco a commence a travailler sur la culture de masse, en lui dediant ensuite d'autres ouvrages qui ont jete les fondements d'un parcours de recherche qui reste encore fortement inspire par ces travaux paradigmatiques. En ce qui concerne la problematique de l'ideologie, on avait la possibilite de trouver, dans les nombreux ouvrages de Ferruccio Rossi Landi dedies a cette thematique a partir des annees soixante, une facon de traiter l'entrelacement entre production materielle et production langagiere qui rassemble bien a celle adoptee par Hall – mais je dirais cependant que la philosophie de Rossi Landi,<sup>9</sup> qui a voulu se presenter comme une reflexion generale sur les moyens de reproduction sociale qui utilise a la fois la pensee de Marx et les outils theoriques de la semiologie et de l'analyse du langage de provenance anglosaxonne, possede un degre de rigueur qu'on chercherait en vain chez Stuart Hall. Mais la chose la plus frappante, pour celui qui adopte l'Italie comme point d'observation exterieur sur les CS anglaises, c'est la presence tres forte en Italie de la thematique d'origine gramscienne du rapport entre culture dominante et culture subalterne – et la aussi, deja a partir des annees soixante. Il s'agissait d'un theme qui traversait plusieurs domaines disciplinaires et milieux culturels, et qui trouve l'expression la plus haute dans les oeuvres litteraires et cinematographiques de Pier Paolo Pasolini.

La discussion a ete declenchee par les travaux d'un anthropologue, dont la pensee avait connue une certaine audience meme ici en France puisque ses livres principaux ont ete traduits en francais. Il s'agit de Ernesto De Martino. Comme l'historien des religions Raffaele Pettazzoni, avec lequel il etait lie non seulement d'amitie, mais aussi d'une profonde affinite intellectuelle, De Martino avait pratique en meme temps deux disciplines, a savoir l'histoire des religions et l'anthropologie culturelle – deux disciplines qui ne se laissent pas effectivement separer, et ce pour des raisons epistemologiques bien eclairees, soit par Pettazzoni soit par De Martino. Le champ de travail de De Martino en tant qu'anthropologue etait constitue par la societe paysanne du Sud.<sup>10</sup> Grace

9 Cf. F. Rossi Landi, *Il linguaggio come lavoro e come mercato*, Bompiani, Milano 1968; Id., *Semiotica e ideologia*, Bompiani, Milano 1972.

10 Cf. E. De Martino, *Le monde magique* (1948), Synthelabo, Paris 1999; Id., *Italie du Sud et magie* (1959), Synthelabo, Paris 1999; Id., *La terre du remord* (1961), Synthelabo, Paris 1999.

a plusieurs sejours en Basilicata, il a pu etudier de pres une formation sociale ou la resistance a toute modernisation etait le symptome d'une condition de subalternite presque absolue. Inversement, l'approche de De Martino presente des traits qui marquent tres nettement la distance entre sa position et celle des autres auteurs qui travaillaient dans les science sociales a cette epoque. Il n'avait pas de nostalgie romantique pour un monde perdu, marque par l'authenticite et qui aurait ete porteur des valeurs alternatives par rapport a la culture dominante, et il ne se rapprochait pas non plus de la «culture subalterne» avec l'attitude du «civilisateur». S'il avait toujours plaide en faveur d'une integration des «cultures subalternes», il l'avait fait en remarquant que «integration» voulait dire pour lui acces aux ressources, et d'abord a la ressource premiere qui est la liberte d'agir selon un plan de vie choisi librement – une ressource qui est niee d'une facon absolue si on vit sous des conditions de degradation totale comme les paysans du Sud des annees cinquante (mais la situation n'est pas tres differente pour les «subordonnes» d'aujourd'hui). C'est surtout dans le domaine methodologique que la reflexion de De Martino se montre interessante: en se rapprochant des mondes subalternes pour les etudier, De Martino a toujours remis en question sa propre position comme chercheur dont l'origine est celle du monde privilegie, bourgeois. A partir de la, il a developpe une methode d'observation, qu'il a appele «ethnocentrisme critique», dont le but etait de permettre un mouvement d'oscillation entre le niveau de l'observation et le niveau partage par l'observateur meme – c'est-a-dire le niveau ou l'anthropologue se pose comme sujet du discours sur l'autre. Bien avant les discussions declenchees par *Writing Culture*,<sup>11</sup> De Martino avait soutenu la these selon laquelle la seule objectivite possible pour l'anthropologue consistait a meler, dans sa propre ecriture ethnographique, ce qui releve de son positionnement comme sujet du discours et ce qui constitue l'irreductible alterite de l'«objet» soumis a l'observation.

Meme tres bref, ce resume de la pensee de De Martino devrait etre suffisant pour expliquer les raisons de ceux qui ont du mal a accueillir sans reserve tous ce qui vient d'Outre-Manche. Mais, a ce point, il faut pourtant se poser la question suivante: s'il est vrai que De Martino a etendu et enrichi les considerations gramsciennes sur les subalternes d'une facon tres articulee, et s'il est vrai que De Martino a montre qu'il possedait une conscience methodologique tres avancee pour tout ce qui concerne la question de la position du sujet auto-

---

11 J. Clifford, G.E. Marcus, *Writing Culture: the politics and poetics of ethnography*, University of California Press, Berkeley 1986.

rise a parler au nom de l'autre, en evoquant son nom dans une discussion dont l'objet sont les CS ne risquons-nous, au moins d'une facon subreptice, d'avoir une pretention qu'on pourrait bien definir anachronique – c'est a dire la pretention qui consisterait a reprocher a Stuart Hall et aux autres membres du Centre de Birmingham de s'etre limites a lire Gramsci et de n'avoir pas pris en consideration le travail theorique de celui qui plus que tous les autres auteurs qui travaillaient dans le domaine des sciences sociales a su tirer le majeur profit de la dialectique entre culture dominante et culture subordonnee enoncee par Gramsci? J'ai evoque le risque d'etre aussi incorrect envers Stuart Hall, pour mettre en evidence un autre risque, qui n'est pas moins grave. Il s'agit du risque lie au fait que en allant a la recherche des positions theoriques qu'on peut rapprocher parmi celles qui sont partagees par les CS anglaises, on oublie la specificite meme de CS, specificite qui releve du fait que les CS anglaises n'ont pas ete – et ne sont pas – quelque chose qu'on pourrait comparer avec une nouvelle discipline. C'est bien au niveau disciplinaire qu'on peut comparer differentes traditions de recherche, parce que c'est seulement a ce niveau la qu'une distinction entre methodes et presupposes theoriques acquiert sa pleine signification. Les disciplines ont une histoire, c'est-a-dire un enracinement institutionnel, et la comparaison se fait toujours entre les differentes enracinements historiques d'une discipline. Les CS ont plutot constitue l'apparition d'un nouveau regard sur la complexite sociale, un regard dont la fonction premiere a voulu etre celle de contraindre les sciences sociales a considerer que toute interpretation des conflits sociaux serait bien incomplete si on oubliait que les sujets impliquees dans le conflit sont toujours de sujets qui se constituent en tant que tels a partir d'un positionnement specifique par rapport a la difference de classe, a la difference culturelle et a la difference de genre. Et si on mesure a cette aune la portee theorique de ce regard, les CS cessent de paraitre seulement comme une anthropologie batarde des mondes contemporains, pour devenir un champ discursif ou toutes les sciences humaines peuvent trouver des nouvelles racines.

D'abord, il y a la question postcoloniale en tant que questionnement du sujet moderne. Nous avons d'une part le discours de l'anthropologie, discipline qui n'a pas seulement contribue a eclairer le fait qu'il n'y a pas de formations identitaires qui puissent pretendre a une purete essentielle (et je ne pense pas seulement ici aux travaux de Fredrik Barth, mais surtout a ceux de Jean-Loup Amselle), mais qui a su tirer de cela une conclusion tres importante, c'est-a-dire qu'une impurete necessaire, constitutive, marque le lieu du sujet qui parle au nom de l'autre. D'autre part, toutes les autres disciplines qui ont pour objet



les formations sociales contemporaines persistent à penser que l'on peut pratiquer un discours scientifique sans mettre en question la position du sujet qui parle. En se conduisant d'une telle façon, elles partagent *de facto* un préjugé qui est bien répandu dans la tradition occidentale moderne et qui consiste à dire que les catégories par lesquelles la modernité réfléchit sur son propre statut historique et culturel sont des catégories qui peuvent être utilisées pour décrire l'humain en général. Une perspective postcoloniale pourrait bien montrer que chaque catégorie issue de la modernité réfléchit le lien entre l'auto-affirmation accomplie par le sujet moderne et, au même temps, le processus de colonisation qui l'accompagne cette auto-affirmation. Or, cela n'aboutit aucunement à une relativisation des catégories qu'on utilise dans l'analyse du fait social ou historique. Non, ce qui est en question ici est plutôt une politisation de la pratique théorique, politisation qui a pour but la mise en question de la prétendue évidence avec laquelle on utilise les concepts fondamentaux des sciences humaines. Adopter une position relativiste veut dire détacher l'universalité des concepts qu'on utilise pour décrire l'histoire ou la société contemporaine. Il s'agirait d'une opération contradictoire, parce qu'on ne peut conduire aucune opération historique ou de critique sociale sans presupposer l'universalité des concepts mis en place pour définir le champ discursif au sein duquel on travaille. Cela dit, nous pouvons approcher la position postcoloniale d'une façon tout simplement plus correcte. Il s'agit de mettre en relation l'universalité des concepts utilisés par les sciences humaines – universalité que personne, je le répète, ne pourrait mettre en question – avec leur caractère local, avec leur historicité en tant que concepts issus de la tradition de la modernité occidentale. Mais il faut faire attention: il ne s'agit pas par là d'étendre tout simplement la portée de l'autoreflexion qui fonde le discours des toutes sciences humaines, au moins à partir de Dilthey. L'enjeu ici pourrait plutôt être exprimé par les questions suivantes: comment faire pour que mon action théorique puisse rendre compte du caractère politique de son propre geste? Comment faire pour rendre visible le lien entre la pureté de ma réflexion et l'impureté de l'enjeu institutionnel qui en surdétermine la mise en place? Et même si c'est d'une façon pas encore tout à fait satisfaisante, les auteurs qui travaillent à partir de la question postcoloniale ont précisément essayé de pratiquer une réflexion sur la contemporanéité qui veut tenir compte de tout ça.

En second lieu, il y a la question postcoloniale en tant que programme doué de pertinence à l'intérieur de ce qu'on appelle la «politique culturelle». Par cela, on envisage le problème constitué par le manque de diffusion d'une conscience postcoloniale au sein du discours public. Les travaux significatifs sur les for-

---

mations identitaires contemporaines en tant que formations identitaires qui se sont constituées à l'intérieur du rapport de domination colonial ne manquent pas – ce qui vaut aussi bien pour la tradition européenne ou nord-américaine, que pour «le reste du monde». Toutefois, le débat public a du mal à s'approprier les résultats issus de la recherche dans ce champ. Ce qui reste à faire ici c'est un énorme travail d'élaboration du refoulement. On peut se douter que les étudiants allemands éprouvent de l'horreur pour le génocide des Herero accompli au début du XXe siècle – étant donné que l'histoire coloniale allemande n'est pas vraiment présente dans les curricula scolaires d'aujourd'hui. En Italie, la discussion sur le colonialisme italien et sur sa brutalité (camps de concentration dans les colonies, réduction des populations en état de semi-esclavage, utilisation de gaz pendant la guerre coloniale de 1936–37, pour limiter la liste à l'essentiel) pourrait se baser sur les recherches très exhaustives accomplies par Angelo Del Boca<sup>12</sup> – et, depuis dix ans, sur les travaux d'autres historiens qui ont contribué à étendre le champ d'analyse. Mais il s'agit d'un champ de recherche qui n'a pas eu aucune résonance dans le domaine du débat public. En France, la persistance du modèle républicain empêche d'une part la diffusion du multiculturalisme, qui se pose comme une forme d'éthnicisation – ou même de racialisation – de la différence culturelle: selon le modèle multiculturaliste, il faut placer la valeur des différentes « cultures » devant tout autre processus historique de différenciation et cela à partir de la présupposition selon laquelle chaque « culture » n'est qu'une manifestation spécifique de la même attitude humaine face à la « nature ». Mais, d'autre part, c'est précisément cette persistance du républicanisme qui empêche une discussion portant soit sur le passé colonial français, soit sur l'entrelacement entre différence de classe et différence culturelle dans la France d'aujourd'hui. Comment les travaux recueillis par Blanchard, Bancel et Lemaire le montrent très bien,<sup>13</sup> l'idée républicaine cache un versant obscur, qu'il faut nécessairement porter à la lumière sans craindre d'aboutir par cela à quelque « tyrannie de la pénitence ».<sup>14</sup> Il en va de l'avenir même de l'idée républicaine, à laquelle il faudra bien encore revenir si l'on veut poser la question de la différence culturelle sans renoncer à l'universalisme de la raison.

12 Cf. son dernier livre: A. Del Boca, *Italiani brava gente? Un mito duro a morire*, Neri Pozza, Vicenza 2005.

13 Cf. P. Blanchard, N. Bancel, S. Lemaire ; *La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, La Découverte, Paris 2005.

14 Cf. P. Bruckner, *La tyrannie de la pénitence. Essai sur le masochisme en Occident*, Grasset, Paris 2006.